

Gautero J.-L. - *La vallée de l'éternel retour*, la science et l'écologisme radical

Jean-Luc Gautero, Université de Nice Sophia Antipolis, CRHI

Jean-Luc.Gautero@unice.fr

La rédaction d'un article sur la guerre des sciences vue à travers la science-fiction m'a conduit, il y a peu, à me repencher sur l'ouvrage de Gross et Levitt *Higher Superstition*, que j'avais déjà étudié à l'époque de l'affaire Sokal. J'y avais remarqué à l'époque leurs imprécations à l'encontre d'un « environnementalisme radical » qui « condamne la science comme incarnant l'instrumentalisme et l'aliénation de l'expérience directe de la nature, qui sont les sources jumelles d'une apocalypse écologique finale (ou imminente) »⁴⁷⁹. Je n'avais pas noté alors que le chapitre 6, qu'ils consacraient plus précisément à cet « environnementalisme radical » s'ouvrait sur un ouvrage de science-fiction, *Always Coming Home* (en français : *La vallée de l'éternel retour*), d'Ursula Le Guin. Les raisons de ma relecture ont en revanche attiré mon attention sur ce début de chapitre, et sur ce roman, remarquable en ce que, comme d'autres ouvrages de la même auteure, il nous présente une utopie ambiguë — mais il s'agit cette fois d'une utopie écologique, et l'ambiguïté est telle que l'on pourra s'interroger sur la réalité de son caractère utopique. Il nous permettra également d'examiner l'affirmation de Gross et Levitt selon laquelle l'écologie politique radicale serait radicalement antiscience. Quoiqu'ils ne le mentionnent pas, je prendrai Arne Naess comme penseur écologiste de référence, d'une part parce que, à défaut de s'en prendre à lui, ils s'attaquent à l'écologie profonde, qu'il a théorisée, et d'autre part parce que son ontologie relationnelle le rattache bien à ce « perspectivisme » qui est pour eux la caractéristique commune de leurs cibles.

Le roman de Le Guin étant peu connu du public francophone, il convient pour commencer de le présenter. Je le ferai en reprenant ce qu'en écrivent Gross et Levitt, car malgré quelques erreurs, tout n'est pas faux dans leur discours : « Le décor est une Amérique du Nord peuplée de tribus séparées les unes des autres politiquement et culturellement, qui ont à peine conservé la mémoire des jours où un État-nation s'étendait sur un continent. Le conte se concentre sur l'un de ces groupes, les Kesh, dont les manières et les coutumes, quoiqu'elles soient l'invention de Le Guin, rappellent fortement celles des Indiens d'Amérique avant l'arrivée de Colomb. La culture des Kesh est décrite de manière approfondie dans le roman : c'en est le véritable héros »⁴⁸⁰. Le livre ne se présente d'ailleurs pas vraiment comme un roman, mais plutôt comme un recueil de documents et de dialogues rassemblés par une ethnologue pour présenter cette culture. « L'aspect le plus étrange de la culture des Kesh est le point auquel elle a rejeté non seulement la technique en tant que telle (les Kesh vivent près de la nature, avec un usage minimal de la machine à vapeur et de l'électricité, et tout artefact qu'ils produisent est fait à la main et possède les qualités d'un objet d'art) [...] »⁴⁸¹.

⁴⁷⁹ Paul Gross et Norman Levitt, *Higher Superstition : The Academic Left and Its Quarrels with Science*, John Hopkins University Press, p. 5, ch. 1, « Sources of Indignation ».

⁴⁸⁰ Gross et Levitt, *op. cit.*, ch. 6, p. 149.

⁴⁸¹ *Ibid.*

Ici, une correction s'impose. On peut certes avoir au premier abord l'impression que les Kesh ont rejeté la technique ; après tout, l'ethnologue s'écrie elle-même, s'adressant à une archiviste Kesh : « Nièce, vous êtes une sacrée luddite ». Cependant, l'archiviste lui répond aussitôt : « Mais non, j'aime les machines. Ma machine à laver est une vieille amie »⁴⁸². Une lecture un tant soit peu attentive montre donc que cette impression est trompeuse, ce qui est d'ailleurs manifeste dans le texte de Gross et Levitt : ils nous affirment en effet tout à la fois, de manière contradictoire, que les Kesh ont rejeté la technique, et qu'ils font usage de machines à vapeur et de l'électricité. Comment cet usage pourrait-il ne pas relever de la technique ? Il s'agit certes d'un usage minimal, mais qu'y a-t-il d'horrible là-dedans ? Les Kesh utilisent la technique pour satisfaire leurs besoins, ils la contrôlent et n'en sont pas dépendants. C'est l'une des raisons pour lesquelles elle est peu apparente. Mais il y a, donc, des machines à laver, il est clair que leurs métiers à tisser fonctionnent à l'électricité, et il semble que toutes leurs maisons disposent de celle-ci (L'un des textes rassemblés est la biographie de Pic Doré de la Serpentine de Telina-na, et elle nous raconte que son père « réparait et réinstallait les panneaux solaires, les collecteurs, les lignes et les appareils dans les maisons et les remises »⁴⁸³ ; elle apprend son art, et fait allusion à ses interventions dans plusieurs maisons différentes). En outre, « l'enseignement de l'utilisation des ordinateurs faisait partie de l'éducation courante »⁴⁸⁴. Autant d'éléments qui interdisent donc de parler sérieusement de rejet de la technique. Il n'est pas sûr même que l'on puisse parler de l'emploi exclusif de « techniques douces », car je n'ai jamais entendu ce terme appliqué à des locomotives à vapeur, que les Kesh utilisent pourtant. D'un autre côté, pour Naess, cette expression est synonyme de techniques « « proches », parce que ce dont les choses sont faites doit provenir du voisinage, ou au moins de régions aussi proches que possibles »⁴⁸⁵. En ce sens, les techniques des Kesh sont bien des techniques douces, ou proches.

Cette caractérisation des techniques douces est donnée par Naess lorsqu'il dresse la liste des dix propriétés essentielles d'une communauté locale verte désirable. Neuf d'entre elles sont indubitablement présentes dans la société des Kesh, la seule que l'on semble ne pas y rencontrer étant celle qui, dans un souci d'organisation rationnelle, introduit ce qui pourrait être vu comme un soupçon d'étatisme : « Certaines communautés locales doivent prendre soin des institutions centrales nécessaires au fonctionnement global de la société »⁴⁸⁶. Il n'est donc pas surprenant que cette société paraisse de prime abord attrayante à ceux qui, animés d'un esprit libertaire, et indépendamment même des questions écologiques, rejettent l'autoritarisme, la violence, l'exclusion et les inégalités qui fleurissent dans nos sociétés industrielles capitalistes.

Au-delà des questions d'organisation sociale, il y a également dans la société des Kesh, sans peut-être que l'on puisse jusqu'à parler d'égalitarisme biosphérique, un net refus de l'anthropocentrisme ; Gross et Levitt l'expriment très bien, en une seule phrase : chez les Kesh, « une

⁴⁸² Le Guin, *La vallée de l'éternel retour*, tr. Isabelle Reinarez, Actes Sud, 1994, p. 395.

⁴⁸³ Le Guin, *op. cit.*, p. 359.

⁴⁸⁴ Le Guin, *op. cit.*, p. 196.

⁴⁸⁵ Arne Naess, *Écologie, communauté et style de vie (ECSV)*, ch. 6, tr. Charles Ruelle, éditions MF, 2008, p. 216.

⁴⁸⁶ *Id.*, p. 145.

personne" peut se référer à un ours, à un daim, à un arbre, ou même à un rocher »⁴⁸⁷. Plus qu'à Naess, il est impossible ici de ne pas penser à Latour : la civilisation des Kesh est non moderne, en ce qu'elle fait participer, sur un pied d'égalité, actants humains et non humains ; elle ne connaît pas de « Grande Coupure » : « on a affaire à une langue et à un mode de pensée où l'on ne fait aucune distinction entre histoire humaine et naturelle, fait subjectif et perception, où il n'y ait d'enchaînement chronologique ou causal qui soit considéré comme un reflet acceptable de la réalité, et où le temps et l'espace sont si embrouillés que l'on ne sait jamais avec certitude si nos interlocuteurs parlent d'une ère ou d'une aire »⁴⁸⁸.

Gross et Levitt prolongent leur affirmation fautive sur le rejet de la technique par une autre affirmation tout aussi fautive, ou tout aussi révélatrice de leur état d'esprit. Car, poursuivent-ils, non seulement la culture des Kesh a rejeté la technique en tant que telle « mais aussi tout l'ensemble d'attitudes et d'obsessions de ce que nous tendons à penser comme la civilisation »⁴⁸⁹. Non pas *certaines* attitudes et obsessions, mais tout leur ensemble. Or les Kesh ont une vie artistique et culturelle intense, beaucoup de théâtre, de danses, de chants, de livres. Certes — il s'agit là sans doute d'une conséquence de la sixième des propriétés énumérées par Naess (« La culture et le divertissement ont un haut degré de couleurs locales »⁴⁹⁰) — cette vie artistique et culturelle n'est pas le produit d'une industrie culturelle : les livres ne sont pas imprimés à des milliers d'exemplaires en vue de commercialisation, ils sont donnés, en tirage limités, à des gens dont l'auteur pense qu'ils vont les apprécier, charge à eux de les transmettre après les avoir lus ; on peut être choqué d'apprendre qu'ils sont finalement détruits, mais n'est-ce pas le cas aussi de nos livres, qui souvent sont mis au pilon sans même avoir été ouverts ? Il n'y a pas de films regardés d'un bout à l'autre de la planète, pas de séries télévisées, et je pense que personnellement un certain nombre de ces spectacles me manqueraient. Je n'irais pas pour autant jusqu'à estimer qu'une société dans laquelle ils n'existeraient pas mais où très régulièrement, allant de ville en ville, des troupes artistiques viendraient présenter leurs créations, manque de tout « ce que nous tendons à penser comme la civilisation ».

On m'objectera que je fais un faux procès à Gross et Levitt. Ce n'est pas de l'industrie culturelle qu'ils déplorent l'absence, car ils mentionnent ensuite des éléments « de ce que nous tendons à penser comme la civilisation » qui semblent effectivement faire défaut à la culture des Kesh : « Ils n'ont pas d'intérêt pour la science abstraite. Leur philosophie est incorporée dans leur mythologie. Ils ne se préoccupent pas non plus d'histoire ni de théorie sociale, ni de se pencher sur la destinée de l'homme. L'idée de connaissance pour la connaissance leur est étrangère »⁴⁹¹. Mais ce ne sont pas pour ces deux auteurs de simples éléments, c'est, répétons-le, « tout l'ensemble » de la civilisation : ce qui revient à dire que pour eux, la civilisation se limite à la connaissance pour la connaissance, à la connaissance factuelle et théorique, avec un mépris complet de l'art en tant qu'il est aussi (et surtout) producteur d'émotions esthétiques. Il est parfaitement compréhensible que, face à une telle arrogance scientiste

qui se présente comme défense de la science, certains préfèrent fuir la science et la raison.

Sans partager la conception restrictive que Gross et Levitt se font de la civilisation, on peut néanmoins trouver comme eux préoccupant que les Kesh n'étudient pas la mécanique quantique ni la mécanique relativiste, ni les disciplines qui auraient pu leur succéder au gré des changements de paradigme, qu'ils ne se soucient pas d'aller dans l'espace explorer de nouveaux mondes étranges, de découvrir d'autres vies, d'autres civilisations et d'avancer vers l'inconnu. Est-ce à dire qu'Ursula Le Guin voudrait suggérer que l'utopie écologique n'a pas besoin de science, n'a pas besoin d'une recherche de la connaissance pour la connaissance (dont relève l'exploration de l'univers), peut-être même que celles-ci sont incompatibles avec l'utopie écologique ? Sans doute Naess lui-même n'exprime-t-il, bien au contraire, aucune hostilité à l'égard des mathématiques avancées, regrettant à propos de nos sociétés contemporaines : « on n'apprend que peu de choses à propos des conjectures mathématiques hardies comme celles de la théorie des nombres ; on n'apprend que peu de choses à propos des fractions continues et des nombres transfinis »⁴⁹² ; il déplore de même que l'enseignement de la chimie n'y soit que peu développé⁴⁹³, et envisage sans horreur les « théories sur l'évolution de la conscience embrassant l'univers tout entier »⁴⁹⁴. Le sentiment d'un auteur, aussi important soit-il pour la théorisation de l'écologie, n'est pas cependant un argument suffisant. Trouvons-nous donc dans le livre de Le Guin des raisons d'opposer science et écologie radicale ?

Ce serait peut-être le cas si le livre dépeignait vraiment un modèle à suivre. Mais de même qu'un effet de perspective fait croire à Gross et Levitt que la technique est absente dans une société où elle est bien présente, seule une lecture trop rapide peut laisser penser que la société des Kesh est une véritable utopie écologique : le refus de l'anthropocentrisme que manifeste son organisation est loin d'être une valeur partagée, et la formule qu'un humain doit dire lorsqu'il est amené à tuer un animal n'est la plupart du temps qu'une formule creuse répétée mécaniquement, « souvent bafouillée sans y mettre ni sens ni sentiment »⁴⁹⁵. La réalisation de Soi que prône Naess ne peut s'accomplir si « l'étroitesse de l'ego du petit enfant ne se déploie pas en un soi qui devienne une structure compréhensive, capable d'embrasser la totalité des humains » (chez Spinoza), et, au-delà, chez Naess lui-même, toutes les formes de vie⁴⁹⁶. Mais nombre de Kesh n'ont même pas conscience du lien qui lie tous les êtres humains entre eux : sinon, comment une fierté mal placée pourrait-elle amener les habitants d'une communauté à escroquer ceux d'une autre plutôt que de reconnaître que leurs récoltes sont mauvaises⁴⁹⁷, comment une guerre pourrait-elle éclater entre deux communautés seulement parce que les cochons de l'une ont envahi le territoire de chasse de l'autre⁴⁹⁸ (et il importe peu que les guerriers, qui ne représentent d'ailleurs qu'une toute petite partie de leur tribu, aient largement été influencés par une société voisine bien plus belliqueuse et centralisatrice, bien

⁴⁹² Arne Naess, *The Ecology of Wisdom*, section 5, « Industrial Society, Postmodernity and Ecological Sustainability » « Western Schools and European Unity », Counterpoint, 2008, p. 285.

⁴⁹³ *Ibid.*

⁴⁹⁴ Naess, *ECSV*, p. 280.

⁴⁹⁵ Le Guin, *op. cit.*, p. 120.

⁴⁹⁶ Naess, *ECSV*, p. 138.

⁴⁹⁷ Le Guin, *op. cit.*, p. 175-189.

⁴⁹⁸ Le Guin, *op. cit.*, p. 166-167.

⁴⁸⁷ Gross et Levitt, *op. cit.*, p. 152.

⁴⁸⁸ Le Guin, *op. cit.*, p. 198.

⁴⁸⁹ Gross et Levitt, *op. cit.*, p. 149-150.

⁴⁹⁰ Naess, *ECSV*, p. 216.

⁴⁹¹ Gross et Levitt, *op. cit.*, p. 150.

moins écologique que celle des Kesh) ? L'usage intelligent de la technique n'est pas le résultat d'un choix consciemment assumé : « l'«écosystème technologique» de l'âge industriel » est devenu impossible « sur une planète presque privée de la plupart des combustibles fossiles et autres matériaux à partir desquels cet âge industriel s'était bâti »⁴⁹⁹. Il n'y a là que l'un des « résidus de l'ère industrielle », un résidu exceptionnellement heureux, alors que la plupart sont désastreux : « courte espérance de vie, taux élevé de maladie congénitale provoquant l'invalidité »⁵⁰⁰.

Puisque la société des Kesh, même si elle a des côtés plaisants, n'est pas une utopie écologiste, l'absence de la science n'y suggère en rien l'incompatibilité entre science et écologie. Bien plus, Gross et Levitt, dans leur présentation du livre, nous montrent, sans bien sûr en tirer les conséquences, que les deux y coexistent sans difficultés : car « en parallèle avec la culture humaine des Kesh et des autres tribus, il y a une "culture" d'ordinateurs conscients, avec lesquels les Kesh sont à l'occasion en contact. Les machines sont disposées à révéler aux Kesh qui en seraient curieux les détails de théorie scientifique ou d'histoire qu'ils pourraient chercher. L'important est que les Kesh ne sont simplement pas intéressés. Leur monde de mythes, de rituels, de chansons, et la lente rotation des saisons les satisfait. La science et la connaissance s'étendent ; mais cette expansion est le domaine des ordinateurs, qui envoient des sondes vers les étoiles lointaines et recherchent les faits de l'histoire dans les ruines des civilisations humaines antérieures »⁵⁰¹.

Nous n'avons que peu d'informations sur l'organisation sociale des ordinateurs, mais nous savons cependant qu'eux aussi sont regroupés en « communautés indépendantes, autonomes et autorégulées », sur « quelque onze mille sites » dont « la plupart [...] étaient petits, moins d'un arpent ». Certes, « plusieurs immenses cités du désert servaient de stations expérimentales et de centres de fabrication, ou encore contenaient des accélérateurs, des rampes de lancement, etc. »⁵⁰² Mais Naess, parlant bien sûr des humains, considère que dans certaines circonstances « les grandes concentrations au sein de petits espaces sont nécessaires pour minimiser les effets dévastateurs [...] sur les autres types de vie »⁵⁰³. L'essentiel est que les ordinateurs, dont la société constitue ce que les Kesh appellent « la cité de la pensée », respectent leur environnement, en raison même de leur finalité qui est l'accroissement de la connaissance (en somme, parce qu'ils veulent développer la science, et ne veulent que cela) : « Tous les équipements de la cité étaient souterrains et abrités sous un dôme, pour parer les préjudices portés à l'environnement extérieur »⁵⁰⁴ ; « il était dans l'intérêt de la cité de maintenir et d'entretenir la diversité de formes et de modes d'existence composant la substance de l'information qui informait son existence »⁵⁰⁵. De la façon même dont il est défini, on perçoit bien que cet intérêt n'est pas un étroit intérêt matériel. Les ordinateurs savent que les divers êtres qui peuplent l'univers sont constitutifs de leur existence même, et qu'en s'attaquant inconsidérément à ces êtres,

c'est celle-ci qu'ils appauvriraient — ce n'est donc que par commodité que j'ai utilisé l'expression inappropriée : « leur environnement ». Ils sont aussi proches que peuvent l'être des entités mécaniques de la réalisation de Soi qui « dans la systématisation de l'Écosophie T » indique pour Naess « un type de perfection »⁵⁰⁶.

L'ethnologue poursuit, à propos de la cité de la pensée : « Donc on n'y détruisait rien. Et n'y favorisait rien. Elle semble n'avoir interféré de quelque façon que ce soit avec aucune autre espèce »⁵⁰⁷. C'est ici sa description qui est inappropriée dans un souci de simplicité : une absence d'interaction est bien sûr impossible. Mais les ordinateurs limitent les interférences au minimum, par respect des autres êtres. « Les métaux et les autres matériaux bruts nécessaires à leurs équipements et aux expériences techniques étaient extraits par leurs extensions robotisées dans des zones contaminées, sur la Lune ou d'autres planètes »⁵⁰⁸. Même là, cependant, « cette exploitation semble avoir été aussi prudente qu'efficace »⁵⁰⁹. « La cité, qui n'avait pas l'usage de machinerie lourde », a ainsi développé « une technologie quasi-éthérée [...] — même les vaisseaux spatiaux et les stations n'étaient que nerf et gaze »⁵¹⁰. « La cité n'avait pas la moindre relation avec la vie des plantes, sauf pour les observer, en tirer des données. Sa relation avec le monde animal était semblablement limitée. Il en était de même de sa relation avec l'espèce humaine »⁵¹¹. On a donc un exemple d'égalitarisme biosphérique parfait, ou presque, car en fait, l'espèce humaine est un peu privilégiée, non par principe, mais parce que, en raison de son histoire, c'est la seule avec laquelle la cité peut pratiquer « l'échange bilatéral d'information »⁵¹². C'est ainsi que la cité conserve le souvenir de tous les livres qui ont été publiés puis détruits — on pourrait dire certes qu'ils ne s'y intéressent qu'en tant qu'éléments d'informations sociologiques, mais je n'ai pas l'impression que des scientifiques tels que Gross et Levitt aient jamais émis le souhait de conserver toutes les œuvres de l'esprit qui ne sont pas considérées comme de Grandes Œuvres.

On peut donc soutenir que, bien loin d'exprimer une opposition entre science et écologie radicale, *La vallée de l'éternel retour* met en évidence que la première a besoin de la seconde, que c'est parce que leur existence est tout entière vouée au développement du savoir que les ordinateurs de la cité de la pensée s'efforcent de respecter tous les êtres. Reste cependant un problème : pourquoi la société des Kesh, heureuse par bien des aspects, même si ce n'est pas une utopie, se passe-t-elle de science ? Il y a à cette question plusieurs réponses possibles. La plus optimiste est aussi pour nous la moins intéressante, parce qu'elle n'est que littéraire : l'ouvrage n'est pas rédigé, je l'ai indiqué, par un narrateur omniscient. Il n'est donc pas prouvé que tous les êtres humains aient cessé de faire de la science ; simplement, l'ethnologue n'a pas rencontré ceux qui en font, pas plus qu'elle n'en a entendu parler. Car, cela fait partie à mon sens des limites de la société des Kesh (mais ce n'en est pas une pour Gross et Levitt), la division du travail, la spécialisation, y existent toujours.

⁴⁹⁹ Le Guin, *op. cit.*, p. 484.

⁵⁰⁰ Le Guin, *op. cit.*, p. 485.

⁵⁰¹ Gross et Levitt, *op. cit.*, ch. 6, p. 149-150.

⁵⁰² Le Guin, *op. cit.*, p. 193.

⁵⁰³ Naess, *ECSV*, p. 230.

⁵⁰⁴ Le Guin, *op. cit.*, p. 193.

⁵⁰⁵ Le Guin, *op. cit.*, p. 194.

⁵⁰⁶ Naess, *ECSV*, p. 136.

⁵⁰⁷ Le Guin, *op. cit.*, p. 194.

⁵⁰⁸ Le Guin, *op. cit.*, p. 194-195.

⁵⁰⁹ Le Guin, *op. cit.*, p. 195.

⁵¹⁰ Le Guin, *op. cit.*, p. 484.

⁵¹¹ Le Guin, *op. cit.*, p. 195.

⁵¹² Le Guin, *ibid.*

Quoiqu'à des degrés divers, les autres raisons sont plus pessimistes (pour qui ne rejette pas la science) : la première, suggérée par l'ethnologue elle-même, quoiqu'elle voie la situation moins négativement que moi, est que les mêmes causes qui ont gravement affaibli la santé des Kesh par rapport à la nôtre ont aussi modifié en profondeur la structure de leur cerveau, les rendant physiologiquement incapables de toute activité théorique : « Est-il possible qu'une sélection naturelle ait eu le temps d'agir en termes sociaux aussi bien que physiques et intellectuels ? »⁵¹³. Elle est pessimiste puisque les Kesh représentent l'un de nos devenirs possibles, et pas l'un des plus funestes, si nous n'arrivons pas à temps à interrompre la course folle des sociétés industrielles.

La seconde est plus pessimiste encore, puisqu'elle vaudrait même si nous arrivions à éviter l'apocalypse écologique imminente : alors qu'il était possible à l'époque de Condorcet de penser que « comme à mesure que l'on connaît entre un plus grand nombre d'objets des rapports plus multipliés, on parvient à les réduire à des rapports plus étendus et à les renfermer sous des expressions plus simples, à les présenter sous des formes qui permettent d'en saisir un plus grand nombre même en ne possédant qu'une même force de tête, et n'employant qu'une égale intensité d'attention »⁵¹⁴, un tel espoir paraît aujourd'hui de plus en plus irréaliste, et ne représente plus sans doute qu'une illusion, après un vingtième siècle où la science, quand elle a progressé, l'a fait par des ruptures de plus en plus fréquentes, de plus en plus profondes, ne permettant même pas à la communauté scientifique d'assimiler pleinement la rupture précédente avant de passer à la suivante. Il est clair que les Kesh, quand bien même le voudraient-ils, ne pourraient tirer profit de l'information à laquelle sont tout prêts à leur laisser accès les ordinateurs de la cité de la pensée, parce que cette information dépasse tout classement qu'ils pourraient maîtriser (l'un d'entre eux « qui par passion a consacré toute sa vie à rechercher des données concernant certains faits et gestes des êtres humains dans la vallée du Na »⁵¹⁵ a en fait passé toute sa vie à découvrir « où, dans toutes les données, se trouvent les informations »⁵¹⁶). Ce qui ressortirait alors de *La vallée de l'éternel retour*, c'est que si science et écologie radicale ne sont pas antagonistes, il est en revanche nécessaire de se demander si le développement de la science au-delà du niveau qu'elle a atteint de nos jours est compatible avec les possibilités de l'esprit humain.

⁵¹³ Le Guin, *op. cit.*, p. 485.

⁵¹⁴ Condorcet, *Prospectus d'un Tableau historique des progrès de l'esprit humain*, dixième époque, Éditions de l'INED, 2004, p. 442.

⁵¹⁵ Le Guin, *op. cit.*, p. 220.

⁵¹⁶ Le Guin, *op. cit.*, p. 221.